

A N A B R N A R D I C

© Ana Brnardić pour le texte en croate
© Le Printemps des Poètes et La Traductière
pour la traduction en français
© Majda Bakočević et Damir Šodan
pour la traduction en anglais

© Conception graphique : LMB

La Traductière
éditrice : Linda Maria Baros
Paris, 2018

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2018
ISBN : 979-10-97304-01-0

C R O A T I E

P O È M E S

ANA BRNARDIĆ

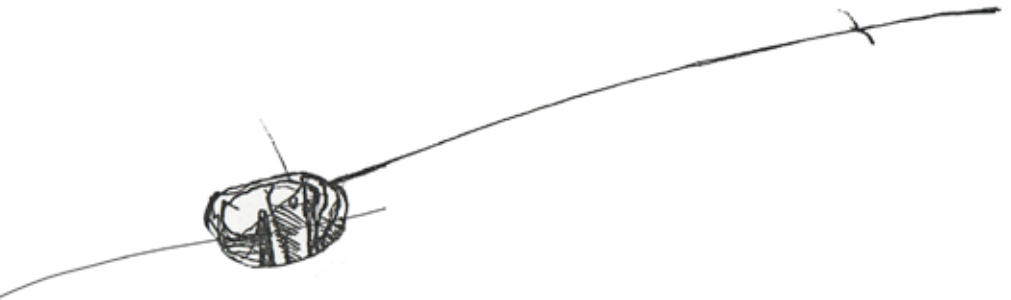
F R A N Ç A I S C R O A T E A N G L A I S



traduction en français par Barbara Pogačnik

traduction en anglais par Majda Bakočević et
Damir Šodan

FRANÇAIS CROATE



Misli se odmaraju

Misli se odmaraju na predmetima –
teške legnu na hrast, lake na listove lipe –
ili kao mehanizam pisaće mašine pod korom
kucaju

Ljubavnicima odgovara takav način
života, gdje termiti prelaze preko neravnina
okorjelih ljubavnih formula

opipati željezna slova
u sljepoočici dragog bića
uhvatiti posljednji od ubrzanih zareza
koji jure poput mrava iz ustiju –
ljubav je hladna i topla

lijena na suncu
zapisana rutinskim rukopisom na posve
nezainteresiranom lišću

Les pensées se reposent

Les pensées se reposent sur des objets –
elles s'appuient, lourdes, sur le chêne, légères,
sur les feuilles de tilleul –
ou bien, comme le mécanisme de la machine
à écrire sous l'écorce,
elles tapent

Les amants aiment ce style
de vie où les termites franchissent les aspérités
des vieilles formules d'amour toutes faites

palper les lettres de fer
sur les tempes de l'être aimé
saisir la dernière entre les virgules pressées
qui se précipitent comme des fourmis
pour sortir de la bouche –
l'amour est chaud et froid

paresseux au soleil
écrit d'un geste routinier sur
des feuilles d'arbre absolument impassibles

Kuća u Miamisburgu

Cijele noći kukurikanje zrikavaca.
Nebo se savija oko zemlje.
Bog je familijaran i srdačno tapše
svoje goste.

Krijesnice svijetle 120 wata.

S Julijinog balkona promatram životinje.
Ljudi ovdje ne žive.
Ne žive ni u kućama ni u neboderima.
Spavaju u inicijalima tvrtke,
a zatim od stresa silaze u zemlju
gdje beru izvrnute plodove
s telegrafskih žica.

La maison à Miamisburg

Toutes les nuits durant, le chant des cigales.
Le ciel s'enroule autour de la terre.
Dieu est très familier, tape amicalement
ses invités sur l'épaule.

Des lucioles brillent à 120 watts.

Depuis le balcon de Juliette, j'observe des animaux.
Ici, les gens ne vivent pas.
Ils ne vivent ni dans des maisons, ni dans des
gratte-ciel.
Ils dorment dans les initiales d'une entreprise
et par stress descendent plus tard dans la terre
pour y cueillir des fruits qui poussent à l'envers
sur les fils télégraphiques.

Tajna

Sastavila sam grobnu tajnu
da ponekad, krišom, odem živjeti u drugu zemlju
u tuđoj kuhinji gulim češnjak i kuham kavu
odlazim do manastira i palim svijeću
iza plotu sabor breza na gluhom jeziku
lice se podvaja u zrcalu
okruglo i tužno prevlači se zlatnim pojanjem

noću napuštam tijelo, prste, svlačim koru
u hladnoj spavaonici vjetar nas dugom bradom pokriva
ujutro sam mlado drvo posađeno pred kućom
gola kost iz koje postaje dan

Secret

J'ai forgé un secret mortel
que je m'en vais vivre parfois, en cachette,
dans un autre pays
j'y épluche de l'ail, me fais du café
et vais me promener jusqu'au monastère,
j'y allume un cierge,
il y a, derrière la palissade, une kermesse
de bouleaux parlant une langue muette,
dans le miroir mon visage est double,
triste et rond, un chant d'or le recouvre

pendant la nuit, je quitte mon corps et mes doigts,
j'ôte mon écorce
dans le froid de la chambre à coucher,
le vent nous enveloppe de sa longue barbe
au matin, je suis un jeune arbre planté devant la
maison,
un os décharné qui se fait jour

Ravnica

Putnici oprezno sjedaju
na klupe od skaja odlažući kapute boje kupine i suhe
trave
Vlak posrće u noć poput slijepog pastira

U kupeu iz uglova suklja mrak koji se hrani bezvoljom
Uskoro ćemo, za pola sata, svi ujednom sljubiti lica uz
prozore
u vlasti čudne vjere
da uz vlak, kroz anonimnu šumu
prateći naše osjećaje, čežnje, trče srne, divlje ptice
i bića koja se bude iz stabala

Na znak dirigenta, izmučene utrkom utvara
glave klonu u san

Mekana i crna ravan
dobiva ispupčine na kojima cvatu
noćni električni gradovi.

Plaine

Les passagers prennent prudemment place
sur les bancs en faux cuir, y déposent leurs manteaux
couleur de ronce et d'herbe desséchée
Le train vacille dans la nuit comme un berger aveugle

Dans le compartiment, le crépuscule, plein de lassitude,
sort des recoins

Très bientôt – dans une demi-heure – nous tous
nous allons coller notre visage contre la vitre,
poussés par une foi étrange selon laquelle,
flairant nos sentiments et nos désirs inaccomplis,
courent à travers la forêt anonyme, le long du train,
chevreuils, oiseaux sauvages, êtres fantomatiques
qui se réveillent dans les troncs des arbres

Sur le signe d'un chef d'orchestre, nos têtes, épuisées
dans cette course des illusions, tombent de fatigue

Soudain, sur la douce plaine noire,
des saillies où fleurissent
des villes nocturnes, électriques.

Šetač

Parkom Herăstrău šee Smrt
predivna, raskalašena duha
bijela, gozbena
Nebo otvoreno, proteže se
do u duboku prošlost

Sjedim na klupi zagrljena šibljem
Kraljeznica, u djetinjstvu otkinuta peteljka
Stišavaju se glasovi
Ptice se ukopavaju u zemlju
Jezero iza mojih leđa gusta čorba od algi
Što je tijelo manje, to lakše prolazi
kroz ušicu igle

La promeneuse

Dans le Parc Herăstrău flâne la Mort
sompueuse, effrénée
blanche, généreuse
Le ciel est ouvert, il s'étend
jusque dans le passé, dans ses tréfonds

Je suis assise sur un banc, enveloppée dans la ramille
Ma colonne vertébrale, un pétiole détaché de l'enfance
Les voix s'éteignent
Les oiseaux, comme recouverts de terre, ne bougent plus
Ce lac derrière moi, soupe épaisse d'algues
Plus un corps est menu, mieux il passe
à travers le chas de l'aiguille

Aerodrom

U visini listaju se štampane stranice neba.
Dolje carinik traži otisak prsta
pečat rodnog stabilca
na papiru za turističku vizu.

U licu mi sjaji žuti balkanski mjesec.
Zaboravila sam ga ugasiti iznad oceana.

Obitelj pored mene ima više iskustva.
Tužnu pentatoniku skrili su u rukav.
Službeniku podastiru ogromne količine
kalifornijskog osmijeha.

Iza barikade nasmiješeni starci
s frizurama od šećerne vune
pružaju mi ruke i vode me u raj.

Aéroport

En haut, bruissantes, les pages imprimées du ciel.
Ici-bas, le douanier veut mon empreinte digitale,
le sceau de mon arbre généalogique
sur le formulaire du visa de court séjour.

Sur mon visage rayonne la lune jaune des Balkans.
J'ai oublié de l'éteindre au-dessus de l'océan.

La famille à côté de moi a plus d'expérience.
Ils ont caché leur triste gamme pentatonique
dans leurs manches.

Ils exposent devant l'officier d'énormes quantités
de larges sourires californiens.

De l'autre côté de la barrière, les vieillards souriants,
aux coiffures barbe-à-papa
me tendant la main pour m'emmener au paradis.

Nesanica

najednom, krovovi postaju plavi
noć se podvukla pod snježni pokrivač
odgovori na pitanja razlijevaju se u tamnoj tinti
na kamenu druge zemlje odmaram glavu
moja ljubav spava u susjednoj sobi
gdje raste crno drveće i crne ptice
nejasne i nepouzidane riječi na zimzelenom lišću
uskoro će se probuditi
u kuhinji će blistati njegove izvađene oči
na hladnom jeziku mulja izjavit će ljubav
daljini
plamenu koji se pali i gasi
sada spava, vida rane vodom iz mijeha noćnih orgulja
noć je malo pretjerala s crnilom
besani ukućani izvrću potamnjele dlanove

Insomnie

soudain, les toits deviennent bleus
la nuit s'abrite sous une couverture de neige
les réponses aux questions se diluent dans de l'encre
noire
j'appuie la tête contre la pierre d'un autre pays
mon amour dort dans une chambre voisine
où poussent des arbres noirs et des oiseaux noirs
et, sur les feuilles de pervenche,
des mots incertains, illisibles
il va se réveiller dans un instant
ses yeux arrachés vont briller dans ma cuisine
dans la langue froide du limon il va déclarer son amour
au lointain
à la flamme qui s'allume et s'éteint maintenant,
il dort, tout comme un guérisseur païen il soigne
les blessures à l'eau, son d'orgue dans la nuit,
la nuit qui y est allée un peu trop fort sur la noirceur
les habitants insomniaques ouvrent la paume
de leurs mains obscurcies

Tamni glasnik

stvorio se nasred kamenih stuba
u bijeloj košulji od ljiljana
prstima dvostruko duljim od mojih posegnuo u džepić
pružio mi papir s pjesmom
pobjegao sam od tebe, kaže pjesma, kako bih došao k tebi
potom smo pobjegli od ljudi
u skromnom kafiću naručili tamno pivo
njegov se govor zapisivao u pergament neopisive
 važnosti za povijest čovječanstva
tko sam bila ja? pretvorena u uho
u rijeku koja je u vlastitu trbuhu lovila nepoznate ribe
svijetleće motive upredene u kompliciran govor
tko je bio on? svečana pustinjska ptica
kojoj sam predala u kutiji svoje usne, ramena
jedno prema drugom hodali smo uz jezero
a iznad vode zelene od umora i plave od napete tišine
razapeli su limeni kostur
poput iznimno sustavne istine

Le messager ténébreux

il a pris corps au milieu des colonnes en pierre
dans une chemise blanche de lys
il s'est mis à fouiller avec les doigts, deux fois
 plus longs que les miens, dans sa petite poche
et m'a tendu une feuille de papier avec un poème
j'ai t'ai fui, disait le poème, pour te retrouver
puis nous avons fui les gens ensemble
nous avons pris une bière noire dans une brasserie du coin
son discours s'inscrivait sur un parchemin d'une
 importance ineffable pour l'histoire de l'humanité
qui étais-je ? transformée en une oreille
en une rivière qui dans son propre ventre pêchait
 des poissons inconnus
un discours complexe tissé de motifs phosphorescents
qui était-il ? un oiseau solennel du désert
auquel j'ai offert, dans une boîte en carton,
 mes lèvres, mes épaules
nous avons marché l'un vers l'autre au long du lac
alors qu'à la surface de l'eau, verte de fatigue
 et bleue de silence tendu,
on avait mis en croix un squelette métallique,
comme une vérité remarquablement juste

Crno more

u ponoć oslijepim i pretvorim se u ribu
što živi duboko ispod zemlje
sanjareći o šumu crne vode
o ljubavniku koji iskače iz vatre
u nepoznatu gradu
gdje unatrag se hoda u cipelama od algi
a crnokosi anđeo skuplja raspadnute osmijehe
i pokriva me do brade
moj tužni predak,
stablo koje se istriglo iz zemlje
da bi me u noći posjetilo

La mer Noire

à minuit, je deviens aveugle
 et me transforme en poisson
je vis au tréfonds de la terre
rêvant de la houle de l'eau noire
d'un amant qui jaillit du feu
cela se passe dans une ville inconnue
où l'on marche à rebours avec des chaussures
 en algues marines
où l'ange aux cheveux noirs ramasse
 nos sourires délabrés
m'enveloppant jusqu'au menton
 dans ma couverture,
lui, mon triste ancêtre,
l'arbre qui s'est arraché du sol
pour me rendre visite la nuit

Burna noć

nakon burne noći u kojoj se bogovi iz mašine
nisu pojavili
zoru čekam pokraj samostana

u dvorištu šeta vrana u sivim hlačama
ispeglanim na crtu

jutro je beznadno tamno
i jedini smisao nalazim u uvjerenju da je uz osobitu pažnju
moguće proučavati jezik
koji jedno drugoga, pomno pazeći na naglaske i duljine,
poučavaju vrana i iza sive ponjave skrivena
večernjača

Nuit orageuse

après une nuit orageuse au cours de laquelle
les dieux ex machina
ne se sont pas montrés
j'attends l'aube près du monastère

dans la cour se promène un corbeau en pantalon grisâtre
aux plis bien repassés

le matin est désespérément sombre
mon seul espoir réside dans la conviction
qu'il serait possible,
en faisant bien attention, d'étudier la langue
que s'enseignent l'un l'autre,
en faisant soigneusement attention aux accents
et aux bonnes longueurs,
le corbeau et – cachée derrière une bâche grisâtre –
l'étoile du soir

Pisanje na tipkama

dok pišem na ovoj spravi
posao udaranja u slova ne razlikuje se puno
od uspinjanja na neku zimsku planinu
sa štapom i dobrom opremom

kockasta slova su poput neosvojivih klisura

pišem u rukavicama od grube vune
nos mi je crven kao u tibetanske seljančice
a tlo na kojima su ova ugažena slova
crno od tvrdoće

premda su male šanse da ću se uspeti

zastat ću kod prve kolibe
iz koje posvud suklja dim
odmorit ću se uz crni napitak iz samovara

pa ću poći dalje po ledenim guturalima
koji se obično, tamo pri vrhu, grupiraju
u bijelu smrt

Les touches du clavier

quand j'écris avec cet engin
le fait de taper des lettres en appuyant sur
 les touches n'est pas bien différent
du fait de grimper sur un sommet enneigé
à l'aide d'un bâton, bien équipée pour l'escalade

ces lettres carrées comme des gorges
 imprenables dans les montagnes

j'écris en portant des gants en laine crue
mon nez est rouge comme celui d'une paysanne tibétaine
tandis que le sol où s'entassent les lettres
est noir tant il est dur

bien qu'il y ait peu de chances que je réussisse à grimper

je vais m'arrêter dans la première hutte
dont sort par toutes les fentes de la fumée
je vais m'y reposer, boire la boisson noire dans le samovar

et continuer avec les gutturales glacées
qui souvent, quelque part près du sommet, se réunissent
en une mort toute blanche

Naricaljka

Mogla bih cijelo jutro iskašljavati tamne pauke,
tako drage prijatelje nesanice, držače svijeća,
svoja nutarnja bića.

U početku, bog nije pravio razliku: čovjek, riba, kopriva.
Otvorio bi sovine oči i gledao u prozirnu planinu.

Ujutro, tamna šljiva neba širi se po tijelu.
Glava se okreće oko sunca i upisuje svoju starost
u drvene listove.

Chant funèbre

Je pourrais passer la matinée à cracher des araignées noires,
ces amies chères de l'insomnie, qui tiennent la chandelle,
mes êtres intérieurs.

À l'origine, dieu ne faisait pas de différence :
homme, poisson, ortie.

Il écarquillait ses yeux de hibou et contemplait
la montagne transparente.

Le matin, la prune sombre du ciel se propage dans le corps.
La tête tourne autour du soleil et inscrit son âge
sur les pages des arbres.

Postanak Ptica

Ptice su prvo bile nežive, zlatne.
Oči su im zatim stigle poštom iz morskih dubina,
perje je iz svoga jastuka poslao bog,
kljun je od trnja iz šume

Rodile se jedne zore iz mraka
u tamnoplavom tijelu od rose
i pronašle stan u čovjekovu čelu

L'origine des oiseaux

Les oiseaux furent d'abord inanimés, d'or.
Puis, leurs yeux arrivèrent, par courrier,
des profondeurs marines,
Dieu envoya des plumes tirées de son oreiller,
leur bec est une épine dans la forêt

Dans le corps bleu sombre de la rosée
des ténèbres jaillirent les aubes
et firent leur maison dans le front des hommes

Julija

bila je noć i ja sam napokon mogla biti
Julija koja je tražila ljubav u lišću i u površini
mora kraj hotela.
našla sam nekog mladića
ozbiljnog poput eshatologije, crne kose kao knjiga,
bijelog lica
i očiju koje su se obećale onome svijetu.
skutрили smo se na hotelskom prozoru i udisali lovor.
zatim, kad je otkucalo vino u našim rukama
spustili smo se do mora i vijugali pored njega
ostavivši povijesna tijela dežurnom anđelu.
otišli smo u najcrnju šumu
pronašli tajni prolaz do morskog dna
gdje mi je pokazano kako dirigitirati pticama
koje u noći poput plamenja zoblju morski pijesak.
u zoru, Julija je nestala iza tamne zavjese.
na zidovima su gorjela zlatna slova
koje je daleko sunce slalo utopljenim dušama.
dodirujući ih kradom uspela sam se na kat
gdje su se rojili umorni studenti glazbe, mladići
i djevojke, noćne Julije

Juliette

il faisait nuit et je pouvais enfin être
cette Juliette qui cherchait son amour parmi les feuilles
des arbres et à la
surface de la mer près de l'hôtel.
J'ai trouvé un jeune homme,
sévère comme l'eschatologie, aux cheveux noirs
comme un livre, au visage blanc
et aux yeux voués à l'autre monde.
nous nous sommes serrés contre le rebord de la fenêtre
de l'hôtel, nous respirions du laurier.
ensuite, quand l'heure du vin dans nos mains a sonné,
nous sommes descendus vers la mer,
nous avons tourné en rond devant elle,
en abandonnant nos corps historiques à l'ange de service.
et nous sommes allés dans la forêt la plus noire
nous avons trouvé un passage secret vers le bas-fond marin
où l'on m'a montré comment diriger l'orchestre des
oiseaux
qui, comme des flammes, becquètent du sable marin.
à l'aube, Juliette a disparu derrière le rideau sombre.
sur les murs flamboyaient des lettres dorées
envoyées aux âmes noyées par le soleil lointain.
je les ai touchées en cachette et pu monter à l'étage
d'où essaïmaient, fatigués, les étudiants du conservatoire,
jeunes garçons et jeunes filles, des Juliettes nocturnes

Dušina vlat

popodne u jedan sviram
rasklapam noge, ruke, vratne kralješke
otrgnem iz zemlje u trbuhu jednu vlat dušine trave
i vrtim je između prstiju

glazbalo je staro i škripi
kao stari hrastovi u šumi koji će se strovaliti
čim neka kratkodlaka životinja pretrči preko
staračkih prstiju
u ponor šumske gluhoće

u sobi se mračí
h-mol ljestvica hrapavom korom
prekriva zidove i strop
oči se vraćaju u dubinu odakle su nikle
kako bi u miru čitale dnevnik
koji u glazbenoj crnici ispisuju nokti hladne kiše

Épi d'âme

l'après-midi, vers une heure, je joue de la musique
je décroise les bras, les jambes, les vertèbres cervicales
je cueille un épi d'âme dans la terre de mon ventre
et le fais tourner dans les mains

L'instrument est vieux, il grince
comme les vieux chênes dans la forêt prêts à s'écrouler
dès qu'un petit animal à poil ras court parmi
les doigts du vieillard
dans ce gouffre de la forêt sourde

il commence à faire noir dans la chambre
la gamme en h-mineur à l'écorce rugueuse
recouvre les murs et le plafond
les yeux retournent dans les profondeurs dont
ils ont germé
pour qu'ils puissent lire tranquillement le journal intime
qu'écrivent avec leurs ongles les pluies froides
dans l'humus noir musical

Majka

Kad majka ispruži dlan, ona daje.
Ono što je na dlanu smjesta izraste u drvo od sto ljeta,
u toranj za mučenje i Arthurov mač.
Ono što je na dlanu utisne se kao slutnja, kao okamina
vida,
u tvoju usnu koja progovara: nastajem.

Kad majka ispruži ruku, sve, uključujući tvoju kosu,
zube, ljubavnike
i naočale, sve je bačeno na hrpu, u piramidi čežnje.
Jedno oko prošeta lijevo, jer suviše boli to jaje čudesa
na dlanu,
ta etrurska riječ koja drhti da će svijet raspolutiti.

Od majke se ucrtava konstelacija brodova.
U noći ima jedan svjetionik i on se pomiče na kornjači
i kitu.
I on se pomiče na majčinom dlanu, on ide dalje i dalje,
drugoj tebi.
Jer sutra je velika pomrčina, misa djetinjstva koje je
otpalo s ribljom glavom
i sad se pita: gdje je ta noć i kada?
I kad se zatvorio majčin dlan?

Mère

Quand une mère tend la main, elle donne.
 Ce qu'il y a dans la paume de sa main se change
 soudain en arbre centenaire
 devient le donjon de torture et l'épée d'Arthur.
 Ce qu'il y a dans la paume de sa main s'imprime, comme
 une prémonition, comme un fossile de la vision,
 sur tes lèvres en train de dire : je suis en train
 de disparaître.

Quand une mère tend la main, tout, y compris
 tes cheveux, tes dents, tes amants
 et tes lunettes, tout est jeté sur un tas,
 c'est une pyramide de désir inaccompli.
 Un œil s'enfuit à gauche, car cet œuf prodigieux
 dans la main fait trop mal,
 cette parole étrusque qui frémit au point de fendre
 le monde en deux.

Une mère fait dessiner la constellation des navires.
 Dans la nuit, un phare marche sur la tortue,
 sur la baleine.
 Poursuit son chemin sur la paume de maman
 et avance, de plus en plus, vers l'autre toi.
 Car demain il y aura la grande éclipse, la messe de
 l'enfance partie quand la tête du poisson est
 tombée
 et, à présent, elle se demande : où est-elle, cette nuit,
 et quand ?
 Et la main de maman, quand s'est-elle refermée ?

Očeve prve cipele

U dnu ormara, zapravo pod zemljom, pored korijenaka bukve od koje će ormar tek biti napravljen nalaze se očeve cipele.

Crne, iznošene, od tanke kože, dvije suhe šljive u kojima se gibaju očeve grančice, pucketavi članci. Bile su to prve njegove cipele koje pamtim.

Ne, naravno, njegove prve cipele.

Iz njih se nije izuvao, bile su već srasle uz kožu, žive, voćaste, mineralne. Za ljeto i zimu.

Ni na kraj pameti da ih zamijeni novima.

U ormaru su još živjeli obitelj žohara, jedna desetina mrava

i biljne uši. Cipele su bile noine arke malim kućnim nametnicima

prenoseći ih iz jednog dana u drugi.

Jednog dana majka dohvati cipele za njihove veoma delikatne uši

i izbaci ih napolje.

Otac se nije protivio nego je nabavio nove, obične muške cipele.

Crne, prve cipele, s navučenim ušima, bez osjećaja poraza otišle su u šumu. Baš kao što je otac

godinama najavljivao: dosta mi je svega, otići ću u šumu.

Postale su zemlja, drvce, možda čak i grm s gorkim plodovima.

Cipele u kojima su rasle očeve kćeri

i mnoge druge pustopašne rečenice.

Les premières chaussures de mon père

Au fond de l'armoire ou, mieux encore, sous terre,
 près des radicelles
 du hêtre dont l'armoire sera faite un jour,
 il y a les chaussures de mon père.
 Noires, usées, en cuir fin, deux prunes séchées où remuent
 les ramilles de mon père aux articulations craquetantes.
 C'étaient ses premières chaussures aussi loin que
 je m'en souviens.

Non pas ses toutes premières chaussures, bien entendu.
 Il ne les ôtait jamais, elles avaient poussé avec sa peau,
 vives, fruitières, minérales. Pour l'été et pour l'hiver.
 Pas question d'en acheter d'autres.

Dans l'armoire, vivaient aussi une famille de cafards,
 une dizaine de fourmis et des pucerons.

Ces chaussures étaient des arches de noé
 pour ces tout petits importuns domestiques
 elles les faisaient naviguer d'un jour à l'autre.

Un jour, ma mère a saisi les chaussures par leurs oreilles
 très délicates et les a jetées dehors.

Papa n'a pas objecté, mais s'est acheté de nouvelles
 chaussures d'homme, ordinaires.

Les chaussures noires, les premières, aux oreilles tirées,
 sont parties dans la forêt sans éprouver un sentiment
 de défaite. Exactement comme papa

l'annonçait depuis des années : j'en ai marre,
 je vais partir dans la forêt.

Elles sont devenues terre, arbre, peut-être arbrisseau
 aux fruits amers.

Les chaussures dans lesquelles ont grandi les filles de papa
 avec plein d'autres phrases pétulantes.

Prijatelj

Prvi je dan na sebi imao željezni oklop za letenje.
Ispod oklopa bila je hrpa mekog perja, a svaka riječ u
njegovim ustima
imala je par bodlji, kljun ili dirigentsku iglu.
Otvorila sam mu usta i sve riječi pažljivo izvadila na
kaveni stolić.

Našljila sam malo posustale kljunove i vratila mu ih.
Sve to proteklo je u šutnji, prvih nekoliko godina.
Niz stolić na kojemu su bile izložene njegove riječi
slijevala se višnjevača. Silazili smo pod stol da bismo je
oblizali
netremice se gledajući, jer sve će se uskoro završiti.
Bile su zime, sve bijele odreda, dolazile su u cipelama na kat.
Bili su svatovi, krošnje, drveni kreveti i njihove brige i
kolodvori.

Njegov oklop skrivao je golemu mašinu koja je ispuštala
duboke zvukove pod zemlju. Njegove silne ptice,
korablje, klice muha,
drvenaste etide, patetične sonate marširale su ispred nas
noćnim cestama.

Kad se sve završilo proglasio me bližnjom.
Pospremio je sve oči u pretince i ostavio jedan
povjerljivi par.

Nosim ga sa sobom u gradove, tornjeve, u bolest i ranu
zoru,
povjerljivi par glavica planinskog cvijeća.

Ami

Le premier jour, il avait revêtu, pour prendre son envol,
une cuirasse de fer
Sous cette armure, un tas de plumes, bien douces,
mais toute parole dans sa bouche avait
des épines, un bec ou une baguette de chef d'orchestre.
J'ai entrouvert ses lèvres et j'en ai soigneusement sorti
tous les mots, pour les déposer sur une table de café.
J'ai légèrement aiguisé les becs émoussés
et les lui ai rendus.

Les premières années, tout cela se passait en silence.
De la petite table où il exposait ses mots,
coulait de la liqueur de griotte. Nous nous mettions
toujours sous la table pour
la lécher, nous regardant l'un l'autre sans bouger,
puisque tout allait bientôt finir.
Il y avait de vrais hivers, l'un plus blanc que l'autre,
qui montaient à l'étage sans ôter leurs chaussures.
Il y avait des noces, des couronnes d'arbre, des lits en
bois avec leurs soucis et des halls dans les gares.
Une machine gigantesque, cachée sous sa cuirasse,
produisait, sous terre, des sons profonds. Ses oiseaux
sauvages, ses voiliers, ses asticots,
ses études rigides, ses sonates pathétiques marchaient
au pas devant nous dans des rues nocturnes.
Lorsque tout cela a pris fin, il a déclaré
que je lui étais proche.
Il a bien rangé tous les yeux dans des tiroirs
et en a laissé derrière une paire candide.
Je la traîne avec moi dans les villes, dans les tours,
dans la douleur et dans les aurores,
cette paire candide de fleurs alpines.

Selo-kugla

Ljetovali smo u selu u kojem iz zidova niče kadulja,
ljudski prsti, vinova loza i mačji repovi.
Ribe su nanizane pod prozorima.
Sa njih kapa mjesечеva svjetlost na glave onih koji blude,
na kamene ploče.
Evo iznova sunca! Latice maka trepere iza brda, nebo
se suši,
opet postaje kamena ploča, enigma koju rješavaju stâri.
Oko podneva, kad se od usijanja rastvore glave,
sunce pada u more, sunce u koje se sada može gledati.
Penjemo se na klisuru.
Dolje ljudi-mravci, ljudi-krušne mrvice.
Imućni turisti kao botanički izložci, gibljive vlati
razuma.
Evo iznova večeri! Selo se skupilo u kuglu.
Trave se povile, usukale u nevidljiva usta kuća.
Drobimo suhe mrvice večernje neizvjesnosti,
jer nema ni sunca ni mjeseca, svaki trag života
prenesen je na drugu polutku.

Le village-sphère

Nous passons nos vacances dans un village ;
 dans les pierres des murs poussent de la sauge,
 des doigts humains, de la vigne et des queues de chat.
 Sous les fenêtres, des poissons enfilés.
 Le clair de lune tombe goutte à goutte
 sur la tête des flâneurs,
 sur les plateaux pierreux.
 Voici à nouveau le soleil ! Les pétales des coquelicots
 frémissent de derrière la colline, le ciel
 redevient sec,
 redevient un plateau pierreux, une énigme qui doit être
 résolue par les vieux.
 Vers cinq heures, alors que, brûlant encore,
 il fait éclater la tête des hommes,
 le soleil tombe dans l'eau et nous laisse ainsi le
 contempler.
 Nous grimpons sur le rocher.
 En bas, des gens-fourmis, des gens-miettes de pain.
 Tous ces touristes riches qui ont l'air de spécimens
 botaniques ou d'herbes ondoyantes
 de la raison.
 Voici à nouveau le soir ! Le village s'est roulé en boule.
 Les herbes ont ployé, enroulées dans les bouches
 invisibles des maisons.
 Nous broyons les miettes desséchées
 de l'incertitude vespérale,
 puisqu'il n'y a ni soleil ni lune et que toute trace de vie
 est transposée dans un autre hémisphère.

Paluba

Naginjem se preko ograde trajekta.
Vjetar uzima dva pramena koja divlje palucaju preko lica.
Kapuljača s lažnim krznom tanja je od laticе.
U tom običnom tijelu rastrčale su se ptice i pčele,
medvjedice s mladima, liske i još neka štura bića.
Na palubi nema nikoga, ali je buka.
Hodaju oslobođeni titani, škripe prevelikim kožusima.
Na vjetru im brade izgledaju krhko, kao lavina.

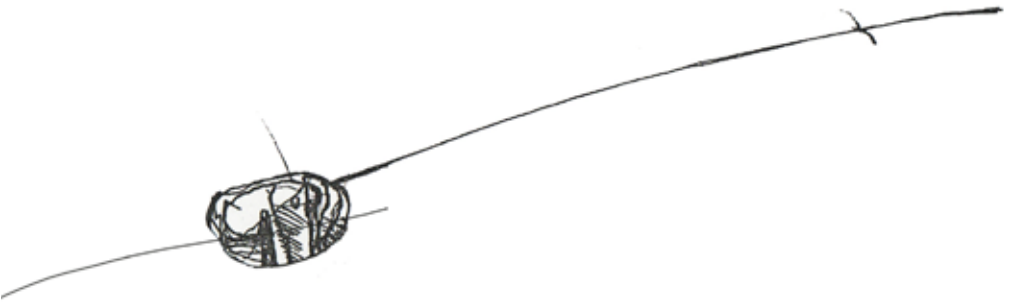
Pod palubom, ispod stuba, dvojica piju kavu.
Još sam dopola ondje, prazna šalica s par kapi hladnog
espresa.
Moj dah, dar govora i pokreta, milost, još je dopola
tamo.
Jedan od njih skinuo je kaput. Na čelu mu je vruća mrlja.
Otišla sam da bih vidjela što će reći odraz u moru,
je li dovoljno samo malo udaljiti se
ili će te pjena ipak razbiti o vlastite kosti.

Le pont du ferry

Je suis en train de me pencher par-dessus
le garde-fou d'un ferry.
Le vent attrape deux mèches de cheveux qui fouettent
farouchement ma joue comme une langue
fourchue.
La capuche garnie de fausse fourrure est
plus fine qu'un pétale.
Dans ce corps si commun pullulent oiseaux, abeilles,
maman-ours avec leurs petits, poules d'eau et quelques
autres créatures bizarres.
Il n'y a personne sur le pont, mais il y a du bruit.
Les titans déchaînés s'y promènent, leurs fourrures
trop larges crissent.
Leurs barbes semblent frêles face au vent,
comme une avalanche.

Sous le pont, en dessous de l'échelle,
un couple prend son café.
Moi, toujours un peu là, comme la tasse vide où il reste
quelques gouttes d'expresso refroidi.
Mon souffle, mon don du parler, du bouger, la grâce –
sont toujours un peu là.
L'un des deux a ôté son manteau. Il y a une tache
de sueur sur son front.
Je suis partie, je suis allée voir si les reflets
de la mer parleraient,
voir s'il suffit que l'homme s'éloigne juste un peu
ou bien si l'écume est, au contraire,
prête à le briser contre ses os.

A N G L A I S



Thoughts reclining

Thoughts recline on objects –
 the heavy ones lay on oaks, the light ones
 descend onto lime-tree leaves –
 others clatter like a typewriter underneath
 the bark

Lovers appreciate this way
 of life where termites disregard the bumps
 of notorious recipes of love

feeling iron letters
 underneath the temples of loved ones
 catching the last of the hurried commas
 running like ants out of mouths –
 love is both cold and warm

lazy in the sun
 written out in routine handwriting
 across utterly disinterested leaves

House in Miamisburg

Crickets chirp all through the night.
 The sky gently envelops the earth.
 God is intimate and welcomes his guests
 by patting them on the shoulder.

Fireflies shine like 120 Watt light bulbs.
From Juliet's balcony I observe the animals.
People do not live here.
Not in those houses or high-rises.
They sleep in the logos of their companies
as they descend from stress into the subterranean
picking fruits that hang from the telegraph lines –
upside down.

Secret

I have composed a mortal secret
to live sometimes secretly in another country
peeling off garlic and boiling coffee
 in somebody else's kitchen
walking to the monastery lighting up a candle
in the backyard a congregation of birches converse
 in silent tongues
the face splits up in a mirror
round and sad it veils itself with golden chanting

come night I leave my body, my fingers, I peel off bark
in the cold dorm the wind covers us with its long beard
come morning I am a young tree planted
 in front of the house
a naked bone giving birth to daylight

Flatlands

Travellers sit carefully
 on the fake leather benches taking off their coats
 with the colours of blueberry and dry grass
 The train stumbles into the night like a blind shepherd

Darkness swiftly invades the compartment from
 all corners feeding itself on our listlessness
 Soon – in half an hour – we will glue our faces
 to the window panes
 overtaken by some strange belief
 that through that anonymous forest,
 following our desires and sentiments,
 roe deer, birds and other creatures awoken
 among the trees will be running along with our train

Upon the conductor's sign, exhausted by this phantom race
 our heads will sink into sleep

The soft and black flatlands
 bears bumps budding with electric cities
 of the night.

Stroller

Death strolls through the Herăstrău Park
 magnificent with rowdy spirit

white and feisty
Under the open sky reaching back deep into past

I sit on a bench wrapped in wickers
A spinal chord, a petiole broken off in childhood
The voices die down
The birds dig themselves into the ground
The lake behind my back is a thick broth of algae
The smaller the body becomes the easier it passes
through the eye of a needle

Airport

High above pages of the sky rustle
Down below a customs officer wants your fingerprint
the stamp of your family-tree
on your tourist visa application.

The yellow Balkan moon shines across my face.
I forgot to turn it off as we flew over the ocean.

The family next to me has more experience.
They hid their sad pentatonic up their sleeve.
Showering the official at the counter
with a healthy dose of Californian smiles.

Behind the barricade, cheerful old people
with candy-floss haircuts
extend their arms to take me to heaven.

Insomnia

suddenly the roofs are turning blue
 the night tucked itself under a snowy shroud
 the answers to our questions are spilled in dark ink
 I rest my head on the stone of some other country
 my love is asleep in the next room
 with black trees that grow and black birds
 words blurry and unreliable on evergreen leaves
 soon he will wake up
 his gouged-out eyes will glisten in the kitchen
 on the cold tongue of silt he will declare his love
 for distance
 for that flickering flame
 but for now he is still asleep healing the wounds
 with the water from the night organ's bellows
 the night has gone a bit too far with blackness
 the insomniac tenants are turning up their darkened
 palms

Dark herald

he appeared halfway to the top of the stony steps
 in a lily-white shirt
 with fingers twice as long as mine he reached
 into his little pocket
 pulling out a white sheet of paper with a poem on it
 I ran away from you, says the poem, in order to reach you

then we ran away from people
in a modest cafe-bar we ordered a dark beer
his talk inscribed itself into a scroll of incredible
 importance for the future of humanity
who was I? having turned into an ear
into a river fishing for unknown fish
 inside its own belly
the translucent motifs exquisitely woven
 into an intricate speech
who was he? the ceremonial desert bird
to whom I surrendered my boxed-in lips and shoulder
we walked by the lake toward each other
above the fatigue-green water blue from the tense silence
they crucified a tin skeleton
much like an exceptionally relevant truth

The Black Sea

at midnight I go blind and turn into a fish
living deep below the ground
dreaming of the hum of the black water
dreaming of a lover jumping out of fire
in an unknown city
where one walks backward in shoes made of algae
as the black-haired angel gathers pieces of decayed smiles
covering me up to my chin
my woeful ancestor
the tree that wriggled itself out of the ground
to remind me of something in the night

Stormy night

after the stormy night during which gods
 out of machines failed to appear
 I wait for the dawn by the monastery

a crow walks in the yard in razor creased
 gray pants

the morning is hopelessly dark
 and the only sensible thing seems the belief
 that it is possible
 to study language really carefully
 the way that crow and Evening Star
 hidden beyond the grey shroud
 study each other paying special attention
 to accents and syllable lengths

Writing on keyboard

as I am writing on this contraption
 this business of hitting letters differs not much
 from climbing some mountain in winter
 using a stick and some decent equipment

these square letters are like some unreachable cliffs
 I type with gloves on made of rough wool
 my nose is red like on some Tibetan village girl

and the soil where these letters were trampled upon
is so hardened that it turned black

though there is a slim chance
that I will make it to the top

I will make a stop by the nearest hut
spewing fumes all around
to rest a bit sipping that black liquid from samovar

so I can continue walking on the frozen gutturals
that generally there at the top
coagulate into a white death

Dirge

I could spend the whole morning coughing up dark spiders
those dear friends of insomnia, those chandeliers,
those inner beings of mine.

In the beginning god made no difference:
man, fish or nettle.
He would open an owl's eyes and stare
at the translucent mountain.

In the morning the dark plum of the sky
spreads across one's body.
The head circles around the sun inscribing its age
into those wooden leaves.

The origin of birds

The birds were first inanimate, golden.
 Then their eyes were mailed
 from the depths of the ocean,
 god squeezed feathers out of his own pillow,
 beaks were made from the forest thorns

One dawn they were borne out of dark
 inside of the marine blue body of dew
 only to find their nest behind the man's forehead

Juliet

It was night and I could finally be Juliet
 who sought love among leaves and on the sea surface
 nearby the hotel.
 I found some young man there
 eschatologically serious with book-black hair white face
 and eyes that promised themselves to the other world.
 we cuddled in the hotel window inhaling scent of laurels.
 then as the wine began pulsating in our hands
 we climbed down to the sea meandering by its side
 leaving our historic bodies to the angel on duty.
 we walked into the blackest forest
 we found a secret passage leading to the bottom of the sea
 where I learned how to conduct the choir of birds
 who at night pick at the sea sand like blazing flames.

at dawn, Juliet disappeared behind the dark curtain.
golden letters were burning on the walls
emitted by the faraway sun
 for the sake of those drowned souls.
touching them stealthily I climbed upstairs
where swarms of tired music students gathered, those
 boys
and girls, those nocturnal Juliets

Soul blade

this afternoon at one I play
I unfold my legs, hands, cervical vertebrae
then I pull out a soul blade from the soil in my belly
twirling it between my fingers

the instrument is old and screeching
like those old oaks in the forest that will thump down
as soon as some shorthair little animal scurries across
an old person's fingers
down into the abyss of the forest deafness

the room is getting dark
h-minor scale covers the walls and ceiling
with its jagged crust
as the eyes return to the depth
 where they first sprouted from
so they may continue reading in peace that diary
written out in the music humus by the nails of cold rain

Mother

When mother stretches her palm – she offers.
What is on the palm instantly grows into
 a hundred-year old tree,
into a tower with torture chambers and Arthur's sword.
What is on the palm presses itself like a premonition,
 like a fossil of eyesight
upon your lip that pronounces: this is how
 I come into being.

When mother stretches her hand, everything,
 including your hair, teeth, lovers
and glasses, it all gets tossed on a heap,
 inside the pyramid of desire.
One eye takes a walk to the left, because it is
 too painful that miracle egg on the palm,
that Etrurian word trembling as if it is going
 to slice the world in two.

Mother charts out the constellations of ships.
There is a lighthouse in the night moving
 on top of a turtle and a whale.
He also moves on mother's palm, moving further
 and further away towards some other you.
For tomorrow is the great eclipse, the mass of the
 childhood that fell off along with the fish head
wondering: where and when is that night now?
And when did mother close her palm?

My father's shoes

At the bottom of the wardrobe – actually below
the ground – next to the roots
of a beech that will yet become a wardrobe
there they are – my father's shoes.
Black, worn-out, made of thin leather, two dry plums
wherein father's little twigs twitch, his cracking ankles.
Those were his first shoes that I can remember.
Naturally, not his first pair of shoes ever.
He never took them off, they were almost grown
into his skin, so alive, fruitlike, mineral.
Designed for summer and winter.
It never even crossed his mind to replace them
with new ones.
A family of cockroaches – among other – lived
in the wardrobe, a squadron of ants
and plant lice. Those shoes were like noah's ark
with little domestic parasites
carrying them from one day into another.
One day mother grabbed those shoes by their very
delicate ears and threw them outside.
But father did not object, on the contrary he bought
a new pair of ordinary men's shoes.
The black, first shoes with pulled up ears,
they went to the woods
with no sense of defeat. Just as father had announced
years ago: I had enough of
everything, I will go to the woods.
They became earth, a little tree, maybe even
a bush with bitter fruits.
Those shoes wherein father's daughters grew up
along with many other unbridled sentences.

Friend

On the first day he wore an iron armour for flying.
 Underneath there was a heap of soft feathers
 and every word in his mouth
 had a spike or two, a beak or a conductor's baton.
 I opened his mouth and carefully took out all the words
 lining them up on a coffee-table.
 I sharpened the weary beaks a bit and returned them to
 him.
 It was all happening in silence for the first several years.
 Cherry liqueur was pouring down the small table where
 his words had been spread. We were climbing
 underneath the table to lick it
 looking at each other without batting an eye,
 knowing it will all soon be over.
 Those were the winters, one whiter than the other,
 climbing upstairs in their shoes.
 Wedding parades were there, tree tops, wooden beds
 with their worries and railway terminals.
 His armour hid the huge machinery exhaling
 deep sighs underneath the earth. His mighty birds,
 sailboats, fly eggs, stilted etudes, pathetic sonatas
 were marching ahead of us on night roads.
 When it was all over he proclaimed me his fellow one.
 He placed all eyes in drawers leaving only
 a pair of confidential ones.
 I carry it with me to towns, towers, in sickness
 and in early morn,
 that confidential pair of mountain flowers' heads.

Spherelike village

We were spending our summer holiday in a village
 where sage, human fingers
and cats' tails were growing out of the walls.
Underneath the windows fish were lined up.
Moonlight was dripping down from them
 onto the heads of wanderers,
onto the stone plaques.

Here comes the sun again! Poppy petals trepidate
 behind the hill, the sky was
drying out turning back into a stone plague,
 the enigma resolved by the old.

Around noon, when heads pop up open from heat,
sun sinks into the sea, the sun that now can actually
 be looked at.

We climb the cliff.

Below are the ant-people, breadcrumb-people.
Wealthy tourists like botanic specimens, supple blades
of reason.

Here comes the evening again! The village
 gathered into a sphere.

The blades bent down, sucked into the invisible
mouths of houses.

We crumble the dry crumbs of the evening
 uncertainty,

because there is no sun or moon, every trace of life
has been carried over to the other hemisphere.

On the deck

I lean over the ferry deck.
 The wind snatches two locks of hair
 wildly flapping across the face.
 The hood with fake fur is twice as thin as a petal.
 This ordinary body is swarming with birds and bees,
 mother-bears with their young as well as
 coots and some other nondescript creatures.
 There is no one on the deck yet it is noisy.
 The unshackled tyrants walk about rustling
 their oversized sheepskins.
 Their beards look thin against the wind –
 like an avalanche.

Underneath the deck, beneath the stairs,
 two are having coffee.
 I am halfway there, an empty cup with the remains
 of a cold espresso.
 My breath, my gift of speech and movement, mercy,
 are still halfway there.
 One of them took off his coat. There is a hot stain
 on his forehead.
 I left to see what the reflection on the sea surface
 will have to say,
 is it enough just to step aside a little bit
 otherwise the foam will smash you against its own
 bones.



Ana Brnardić

Ana Brnardić est née en 1980 à Zagreb. Elle est l'auteur de quatre recueils de poèmes : *Pisaljka nekog mudraca* (*L'écritoire d'un sage*, 1998, Prix Goran des jeunes poètes, Prix Slavić du premier recueil, Prix de la ville de Sisak), *Valcer zmija* (*La valse des serpents*, 2005, Prix Kvirin des jeunes poètes), *Postanak ptica* (*L'origine des oiseaux*, 2009) et *Uzbrdo* (*Monter la pente*, 2014). Sa poésie est traduite en quatorze langues. En 2009, une anthologie de ses poèmes paraît en roumain, dans la traduction de Dumitru M. Ion. En 2016, le recueil *L'origine des oiseaux* est publié en Suède, dans la traduction de Djordje Žarković. Ana Brnardić se consacre, elle-même, à la traduction ; elle promeut dans son pays, en collaboration avec Adrian Oproiu, des poètes roumains modernes et contemporains.

À présent, elle est secrétaire générale de la Société des écrivains croates.

Barbara Pogačnik

Barbara Pogačnik, née en 1973 en Slovénie, est poète, traductrice, critique littéraire et organisatrice d'événements poétiques. Elle est l'auteur des recueils *Inondations* (2007), *Feuille de papier perdu dans la foule* (2008), *Le bleu recouvrant la maison* (2013) et *Alice au pays des manteaux* (2016). Ses poèmes ont été traduits et publiés dans une trentaine de langues.

Elle est également la traductrice d'une centaine d'auteurs français et francophones en slovène, aussi bien que de nombreux auteurs slovènes en français. En même temps, elle traduit du croate, du serbe, de l'italien, de l'anglais et de l'espagnol vers le slovène ou le français. Entre 2007 et 2010, Barbara Pogačnik a dirigé en Slovénie le festival international Poètes traduisant des poètes.

Majda Bakočević

Majda Bakočević, née en 1978 en Croatie, a étudié la traductologie au Chartered Institute of Linguists (Londres) et les sciences politiques à l'Université McGill (Montréal). Depuis une dizaine d'années, elle travaille, en qualité de traductrice, pour les Nations Unies. En parallèle, Majda Bakočević traduit de la poésie du croate vers l'anglais et de l'anglais vers le croate.

Damir Šodan

Damir Šodan est né en 1964 à Split, en Croatie. Il est l'auteur de six recueils de poèmes et de deux pièces de théâtre. Ses poèmes ont été traduits dans une douzaine de langues. Après avoir été traducteur pour les Nations Unies pendant une vingtaine d'années, il travaille actuellement en free-lance comme écrivain et traducteur littéraire. Parmi les poètes dont il a traduit les œuvres en croate figurent notamment : Raymond Carver, Leonard Cohen, Charles Bukowski, Charles Simic et Frank O'Hara.

À présent, Damir Šodan réside alternativement à La Haye et à Split et collabore, en tant que rédacteur associé, avec la revue *Poezija* (Zagreb).

Table

Misli se odmaraju / 6
Les pensées se reposent / 7
Kuća u Miamisburgu / 8
La maison à Miamisburg / 9
Tajna / 10
Secret / 11
Ravnica / 12
Plaine / 13
Šetač / 14
La promeneuse / 15
Aerodrom / 16
Aéroport / 17
Nesanica / 18
Insomnie / 19
Tamni glasnik / 20
Le messenger ténébreux / 21
Crno more / 22
La mer Noire / 23
Burna noć / 24
Nuit orageuse / 25
Pisanje na tipkama / 26
Les touches du clavier / 27
Naricaljka / 28
Chant funèbre / 29
Postanak Ptica / 30
L'origine des oiseaux / 31
Julija / 32
Juliette / 33
Dušina vlat / 34
Épi d'âme / 35

Majka /	36
Mère /	37
Očeve prve cipele /	38
Les premières chaussures de mon père /	39
Prijatelj /	40
Ami /	41
Selo-kugla /	42
Le village-sphère /	43
Paluba /	44
Le pont du ferry /	45
Thoughts reclining /	49
House in Miamisburg /	49
Secret /	50
Flatlands /	51
Stroller /	51
Airport /	52
Insomnia /	53
Dark herald /	53
The Black Sea /	54
Stormy night /	55
Writing on keyboard /	55
Dirge /	56
The origin of birds /	57
Juliet /	57
Soul blade /	58
Mother /	59
My father's shoes /	60
Friend /	61
Spherelike village /	62
On the deck /	63

Ana Brnardić / 65
Barbara Pogačnik / 66
Majda Šodan / 67
Damir Šodan / 67

Le Printemps des Poètes et la plate-forme Versopolis

Le Printemps des Poètes participe au programme Versopolis, composé d'une dizaine de structures internationales consacrées à la poésie. Ce projet se propose de faire découvrir, grâce au soutien de l'Union européenne et de son programme Europe créative, toute la diversité de la création poétique européenne.

Le Printemps des Poètes encourage la mobilité de nouvelles voix de la poésie française et francophone et invite en retour cinq auteurs étrangers, dont les recueils sont publiés par La Traductière.

En ces temps d'instabilité et de repli sur soi, ces jeunes poètes réaffirment, par l'universalité de leur message, l'obsolescence de toute barrière physique et linguistique dès lors qu'il s'agit de création artistique.

Julie Nice
coordinatrice du projet
pour Le Printemps des Poètes

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
en février 2018 pour le compte
de La Traductière et du Printemps des Poètes.

Recueil de poèmes publié dans le cadre du programme
Versopolis avec le soutien de l'Union européenne,
via le programme Europe créative.



VERSOPOLIS

